

Analyser la domination masculine, ses ambivalences et ses coûts

Intérêt et enjeux d'une étude en terrain sensible

d'epuis quelques années, les mouvements dits « masculinistes » issus des pays anglo-saxons et du Québec se multiplient et revendiquent haut et fort la défense de la cause des hommes « en crise » (pères divorcés revendiquant la garde de leurs enfants, groupes d'hommes destinés à restaurer une virilité en déliquescence grâce à certains rituels, multiplication des sites internet militants, etc.). Alors que ces mouvements se développent également en France, les études sur le genre y sont régulièrement dénoncées comme relevant d'un discours plus idéologique que scientifique, coupable de brouiller les repères identitaires des jeunes et d'inciter à la transgression des normes sexuelles et maritales traditionnelles. Ainsi, les milieux catholiques et politiques conservateurs furent-ils nombreux à réagir au sujet de l'introduction des questions de genre dans les manuels de sciences de la vie et de la terre

CHRISTINE GUIONNET
Politiste, université de Rennes

de la classe de première². Autant de protestations appelant à une préservation des identités et relations de genre traditionnelles, supposées « naturelles ».

Ces manifestations récentes invitent à poursuivre des recherches sur le genre à distance des discours militants et essentialistes et, plus particulièrement, à s'intéresser aux discours de la plainte autour d'une masculinité en souffrance. Pourquoi ces discours sur la crise de l'identité masculine, alors que les hommes sont globalement placés dans des situations dominantes (accès privilégié à de meilleurs salaires et carrières, aux études dites d'excellence, aux sports les plus médiatisés, etc.) ? Que nous enseignent les études sur le genre dans ce domaine ? Si les formes prises par la domination masculine sur les femmes ont été abondamment analysées, rares sont les recherches interrogeant les investissements, les concessions, le prix à payer

1. Cet article s'inspire directement de deux sources principales : d'une part une présentation orale de l'ouvrage *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine* (D. Dulong, C. Guionnet et E. Neveu, dir., PUR, 2012, 330 p.), réalisée en duo avec Érik Neveu au congrès de l'AFS, à Nantes, le 4 septembre 2013, dans la séance semi plénière dirigée par Annie Collovald, « Apprendre à dominer ou les coûts de la domination » ; et d'autre part de C. Guionnet, « Pourquoi réfléchir aux coûts de la masculinité ? », introduction à l'ouvrage *Boys Don't Cry ! op.cit.*

2. Cf. à ce sujet C. Guionnet, « Faut-il introduire une réflexion sur le genre au lycée ? », dans *La Science au présent 2013*, Paris, *Encyclopedia Universalis*, 2013, p. 151-155.

pour maintenir une position sociale globalement hégémonique. Comme le notait Caroline New en 2001, « les sociologues du genre n'ont guère discuté l'hypothèse selon laquelle les hommes pourraient eux-mêmes subir le même type d'oppression que les femmes, liée au fait de se conformer aux identités de genre ³ ». Pourquoi un tel silence ? Quels sont les apports d'une analyse relative aux ambivalences et coûts de la domination masculine ?

Une réflexion en terrain sensible

S'intéresser aux « ratés » de la domination ou aux épreuves auxquelles elle soumet les dominants eux-mêmes ne va pas de soi et suscite souvent réticences et suspicions. En témoignent le peu d'enquêtes en France sur cette question ou, par exemple, la réaction d'une association féministe à l'annonce du colloque organisé en 2010 à l'IEP de Rennes⁴ sur les coûts de la domination masculine : l'appel reprendrait à son compte « l'argument anti-féministe consistant accuser les femmes, et plus particulièrement les féministes, des malheurs (supposés) des hommes »⁵. Pourtant des travaux portant sur des questions liées au travail politique des dominants pour réaliser leur emprise sur les autres ont déjà ouvert des pistes d'investigation que l'on peut reprendre à propos de la domination

masculine. Songeons à Elias qui, dans la société de cour, attire l'attention sur le prix à payer pour maintenir sa domination : se soumettre symboliquement au jeu de la vie de cour, accepter le jeu des rivalités incessantes et courtiser sans relâche le roi, principal personnage autour duquel se tissent les liens de dépendance verticaux et horizontaux⁶. Ou aux travaux consacrés à la domination politique des notables au dix-neuvième siècle, montrant que celle-ci ne reposait pas sur la seule dépendance économique, mais également sur une légitimité traditionnelle et charismatique incessamment entretenue par un ensemble de pratiques, de services rendus par le notable, de démarches spécifiquement destinées à lui assurer le soutien constant de ces concitoyens : entretenir l'école, faire la charité, faire des cadeaux, refaire le toit de l'église, obtenir qu'un tel échappe à la conscription, etc.⁷ Ou encore à ces dominants qui refusent de dominer (Christian Topalov) ou à l'analyse de Bourdieu de *l'Éducation sentimentale* de Flaubert évoquant ces « héritiers à histoires » qui, comme Frédéric, se refusent « sinon à hériter, du moins à être hérités par leur héritage ». Parce qu'ils

6. N. Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (1969), p.97-98.

7. Comme l'exposait Tocqueville lui-même – député de la Manche de 1839 à 1852 – dans sa correspondance, le notable du dix-neuvième siècle doit lui aussi accepter de se soumettre « à cette espèce de servitude » que représente la compétition électorale, en allant personnellement à la rencontre de ses électeurs, en cherchant à les récompenser et à les fidéliser par divers services personnels ou généraux (interventions auprès d'administrations pour obtenir une décoration honorifique, un poste, un avancement, une subvention pour la construction d'une salle d'asile ou d'un abreuvoir, etc.). Voir notamment à ce sujet C. Guionnet, *L'apprentissage de la politique moderne. Les élections municipales sous la monarchie de Juillet*, Paris, L'Harmattan, 1997, et « Un vote résigné et sans signification politique ? Comportements électoraux paysans dans la première moitié du dix-neuvième siècle », *Politix*, 37, 1997, p. 137-154.

3. C. New, « Oppressed and Oppressors ? The Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, 3, 2001, p.729-748 p. 729. C'est nous qui traduisons.

4. Colloque organisé par D. Dulong, C. Guionnet, S. Lévêque, F. Matonti et É. Neveu (CRAPE-CRPS).

5. « Comment peut-on s'inscrire dans le champ des études sur le genre et dans le même temps se demander sérieusement si "les coûts de l'homosexualité masculine par exemple sont [...] plus élevés que ceux de l'homosexualité féminine", ou encore si, du fait de la parité, les jeunes hommes sont "contraints de laisser leur place aux femmes" », interrogeait le courrier, en reprenant certaines de nos questions.

illustrent tout l'intérêt d'une analyse des ambivalences des processus de domination, ces exemples invitent à examiner également l'envers du décor de la domination masculine, le prix à payer pour maintenir celle-ci, pour continuer à se percevoir et/ou être perçu comme conforme aux normes de la masculinité hégémonique. Il est vrai que la domination masculine constitue un terrain très sensible tant elle est l'objet de luttes vives qui voient s'affronter des groupes mobilisés. S'il a fallu du temps et nombre de batailles sur différents fronts menées par des femmes ou des féministes pour faire entendre la « cause des femmes » (une cause jamais entièrement établie et toujours susceptible d'être fragilisée, stigmatisée ou ignorée), les discours masculinistes semblent, eux, avoir très vite gagné en importance.

Dès 2001, les travaux de C. New ont permis de souligner la montée en puissance du masculinisme, notant qu'« à peu près tous ceux qui décrivent actuellement les hommes comme étant opprimés s'inscrivent dans une forme de réaction antiféministe qui dénie l'oppression féminine et voit même les femmes, et tout particulièrement les féministes, comme étant à l'origine de cette oppression⁸. » Au-delà des frontières nationales, les militants masculinistes ont pour point commun d'affirmer que la guerre des sexes aurait conduit à des abus, à une situation pénible pour les hommes, plus qu'à une égalité croissante entre genres. Les femmes auraient obtenu trop de droits et de libertés et seraient devenues incontrôlables. Pourtant, et même si ce terrain sensible appelle vigilance, analyser la domination masculine

sous l'angle de ses ambivalences et de ses coûts pour les hommes, peut être éclairant, notamment pour comprendre comment et à quelles conditions s'opère la réappropriation des normes légitimes de la masculinité et la virilité, comment et à quelles conditions également une transformation de ces normes peut s'opérer.

Fortunes et infortunes de la domination masculine

Les *Men's Studies*, qui se sont initialement développées dans les universités anglophones à partir de la fin des années 1990, ont cherché à revisiter l'idée d'une masculinité universelle dans le temps et l'espace social et culturel. Plusieurs travaux soulignent combien les figures de la masculinité ont évolué dans le temps, au rythme d'évènements politiques majeurs (Révolution française, guerres, etc.), d'évolutions socio-économiques (entrée massive des femmes sur le marché du travail, développement du chômage, etc.) et d'une lente recomposition des rapports entre genres (vision plus égalitaire du couple par exemple)⁹. H. Hartmann¹⁰ insiste ainsi sur la nécessité d'historiciser l'approche du patriarcat, pour éviter une vision universelle et invariable, tandis que le chercheur australien D. Demetriou invite à prendre en compte les transformations, les variations et les sources multiples des modèles de la masculinité hégémonique. Il met également en exergue l'existence d'un « bloc

8. C. New, « Oppressed and Oppressors ? », art. cité, p. 729. C'est nous qui traduisons. Voir aussi le texte de W. Farrell : *The Myth of Male Power : Why Men are the Disposable Sex*, New York, Simon & Schuster, 1993.

9. Cf. par exemple la publication récente de A. Corbin et al., *Histoire de la virilité*, Paris, Le Seuil, 2011.

10. H. Hartmann, « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism : Towards a More Progressive Union », in L. Sargent (ed.), *Women and Revolution : a Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Boston, South End Press, 1981, p. 1-41, cité in Caroline New, « Oppressed and Oppressors ? », art. cité, p. 729.

hégémonique » de normes¹¹ qui, en s'adaptant aux évolutions sociales, participent invariablement à la reproduction d'un ordre social patriarcal. Demetriou suggère que les hommes ne sont pas une fois pour toutes des dominants : le pouvoir masculin n'est ni acquis, ni totalement cohérent et unifié ; il comporte des contradictions et des formes d'hétérogénéité, et la pérennité d'une organisation patriarcale de la société n'est possible qu'au prix d'adaptations incessantes. Finalement, comme le suggère C. New, on peut concevoir l'existence d'un système général et lourd d'oppression sans pour autant supposer nécessairement un jeu à somme nulle, avec d'un côté un groupe homogène ne retirant que des bénéfices et d'un autre côté un groupe victime ne connaissant que des préjudices. On peut imaginer que certains individus appartenant au groupe générique globalement bénéficiaire connaissent également certains coûts liés à l'existence de cette hégémonie. Déconstruire la domination masculine permet ainsi de mieux en comprendre les ressorts internes, de rendre compte du fait qu'elle s'appuie sur des relations non égalitaires entre hommes, et non de chercher à en minorer le poids.

De même, réfléchir aux coûts de la domination masculine oblige à s'intéres-

11. Parmi les traits récurrents de ces modèles normatifs, on peut citer notamment : le souci de se distinguer nettement par rapport au féminin (ne pas pleurer, ne pas être faible, émotif, sensible, douillet, etc.), la recherche de la réussite, de la performance (être fort, courageux, combattif, agressif, ambitieux, pour obtenir des formes de reconnaissance notamment dans le domaine professionnel, sexuel et sportif), l'affirmation de soi, la capacité à imposer son autorité, etc.. Quant aux relais porteurs de cette masculinité « hégémonique », ce sont pour la plupart les vecteurs à la fois multiples et puissants de la socialisation aux identités de genre : famille, école, armée, médias, culture, corps médical, relations entre pairs, et bien d'autres vecteurs encore, qui contribuent à entretenir ce puissant modèle normatif de la masculinité.

ser à la réception des prescriptions normatives par les différents individus. Une fois la puissance normative des modèles de la masculinité et de la virilité¹² posée, reste à apprécier la manière dont les hommes réagissent à ces modèles, la façon dont ils y sont exposés plus ou moins fortement, en intériorisent plus ou moins largement les injonctions. Dans le champ de la psychologie, les chercheurs anglophones opèrent une distinction entre le modèle normatif et l'intériorisation plus ou moins complète, plus ou moins fidèle et plus ou moins conciliante de ce modèle selon les individus. Mais c'est un acquis des sciences sociales que de prêter attention aux modalités variables de l'acculturation aux normes légitimes, de tenir compte des différents facteurs sociaux qui définissent une position dominante ou dominée (comme y invite, dans les analyses de genre, le concept d'intersectionnalité¹³). En effet, de même qu'on ne peut ignorer qu'il existe des inégalités entre les femmes, certaines étant plus privilégiées que d'autres (par exemple les femmes occupant des postes

12. En référence au débat « La virilité mise à mâle » (avec F. De Singly, N. Renahy, A.-M. Sohn et G. Vigarello), dans le cadre des Amphis du Mage du 26 septembre 2013 à la Sorbonne, précisons que nous appréhendons ici la masculinité en tant que rôle social de genre – c'est-à-dire place des hommes dans le travail, la politique, la famille, etc., et les relations hommes/femmes dans l'ensemble de ces domaines –, et la virilité en tant qu'ensemble de représentations sociales liées à certains traits et/ou qualités prêtés aux hommes (la force, le courage, la violence, la performance, la renonciation à l'émotion, à la sensibilité, etc.).

13. Ce concept, proposé dans un texte fondateur de 1991 par la juriste K. W. Crenshaw – pour décrire l'enchevêtrement de discriminations dont sont victimes certaines femmes (en l'occurrence, les femmes victimes de violence conjugale) –, permet d'analyser la façon dont les rapports entre genres sont le plus souvent en interaction avec d'autres variables liées à l'identité sociale de chaque individu (classe, génération, références ethniques ou appartenance nationale, niveau de diplôme, religion, etc.).

professionnels importants et stables par comparaison avec les femmes avec un emploi précaire sous-payé, ou au chômage), il y a des hommes placés dans des positions dominées (ouvriers, employés, chômeurs) et dans des situations aux injonctions identitaires complexes sinon contradictoires (hommes dans des métiers féminins par exemple). Dès lors, non seulement tous les hommes ne disposent pas des mêmes ressources pour se confronter aux stéréotypes de la masculinité et de la virilité, mais en outre, une moindre conformité par rapport à ces attentes imposées peut générer des malaises identitaires plus ou moins importants d'un individu à l'autre, selon la façon dont chacun a intériorisé les normes genrées, selon son « idéologie masculine »¹⁴, selon l'espace social au sein duquel il évolue (métier, milieu socio-professionnel et culturel, etc.).

Plusieurs pistes de réflexions sont dès lors possibles en termes de coûts de la masculinité : le discours sur les coûts ressentis par les hommes ; les discours de la plainte, qu'ils soient individuels ou portés par une forme militante (ainsi le discours masculiniste exprimant de façon militante l'idée de coûts subis par les hommes en raison de l'évolution, voire de l'inversion des rapports de force entre hommes et femmes) ; l'observation sociologique des coûts objec-

tivables subis par « les faibles parmi les forts » (homosexuels, jeunes hommes au chômage peu diplômés dans les quartiers défavorisés, etc.) ; l'analyse du prix à payer pour appartenir à la catégorie des « mâles dominants », pour être « à la hauteur » des représentations sociales de la masculinité ; les coûts ressentis par les femmes face aux comportements masculins à risque. Autant de dimensions qui doivent être analysées dans tous les domaines de la vie sociale tels que : la politique (on pense par exemple aux conséquences de la loi sur la parité pour les jeunes hommes, qui peuvent parfois être contraints de laisser leur place aux femmes) ; l'économie, le monde professionnel (hommes au chômage, ...); la vie familiale et de couple (difficultés d'être un nouveau père, ...); l'éducation familiale et scolaire (apprendre à devenir un homme, « un vrai »); la sexualité ; les médias (quelles évolutions concernant les modèles de l'homme idéal ?) ; etc.

Observer l'envers du décor de la domination masculine constitue ainsi un véritable enjeu pour qui souhaite plus d'égalité et d'équité entre individus, quelles que soient leur identité et leurs orientations sexuelles. Ne pas pleurer, ne pas craindre la douleur, se montrer fort, non peureux, avoir « un bon coup de fourchette » et un « bon coup de coude », une sexualité performante et dans la norme (hétérosexuelle), être à même de protéger les siens et de subvenir aux besoins de sa famille, constituent autant d'injonctions n'allant pas de soi, mais relevant de stéréotypes culturels susceptibles d'être discutés et d'évoluer. Avec le temps et selon les milieux sociaux, ces injonctions varient et peuvent venir s'entrechoquer : être davantage présent auprès de ses enfants peut être un souhait pour certains hommes aujourd'hui, mais ils doivent alors faire face à l'injonction sociale à faire carrière, à s'investir

14. Des psychologues américains ont distingué deux concepts, dont le premier correspond plutôt à une donnée culturelle et le second à une donnée individuelle : d'un côté les *male role norms*, injonctions culturelles faites aux hommes d'une société donnée à se conformer à un modèle de comportement identifié comme masculin ; et d'un autre côté le concept de *masculinity ideology*, qui correspond à l'intériorisation par chaque individu de ces normes culturelles. Une intériorisation qui peut varier en fonction du vécu de l'individu, de son environnement immédiat, de son milieu social, etc. (Cf. E. S. Mankowski, Kenneth I. Maton, « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *Am J Community Psychol*, 45, p. 73-86, 2010, p. 74.)

professionnellement... et peinent dès lors à franchir le pas. L'évolution des représentations sociales est très lente et, au-delà de l'actuel succès phénoménal du jeu vidéo GTA V, mettant en scène une hypervirilité extrêmement violente¹⁵, le bilan en termes de coûts « objectifs » liés aux normes de la masculinité hégémonique souligne de lui-même l'enjeu véritable d'une réflexion scientifique sur de telles questions : accidents de la route, suicides, cancers du poumon et cirrhoses, maladies cardio-vasculaires et comportements violents – tels les homicides – sont statistiquement nettement plus nombreux chez les hommes que chez les femmes, contribuent à restreindre notablement leur espérance de vie et rejailissent le plus souvent négativement sur l'environnement féminin de ces hommes à la poursuite de stéréotypes de la masculinité et de la virilité souvent inatteignables. ■

15. Cf. à ce propos C. Guionnet, « GTA V : refuge pour “machos frustrés” ? », *Cerveau & Psycho*, 60, novembre-décembre 2013.